

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 15

Artikel: La langue qui fourche
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205900>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement

à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA « DIRECTE »

Les Neuchâtelois appellent la *Directe*, la voie ferrée qui du chef-lieu de leur canton se dirige presque tout droit sur Berne en passant par Anet. Montreux, depuis trois jours, a aussi sa *Directe*. C'est le Montreux-Glion. Il existe, à vrai dire, entre ces deux endroits, une autre *Directe*, beaucoup plus ancienne : le sentier dit du Télégraphe; mais, comme il n'est qu'à l'usage des piétons ayant bons poumons et bons jarrets, nous ne le mentionnons que pour les attardés qui persistent à se servir de leurs jambes pour aller à la montagne. Et Territet, direz-vous, Territet n'est-il pas relié à Glion par la plus directe de toutes les *Directes*? Nous ne disons pas non; mais la *Directe* de Territet-Glion n'est pas une *Directe* pour les habitants de Montreux, puisqu'elle les constraint à passer par Territet. Y êtes-vous?

On a donc inauguré mercredi le Montreux-Glion. Echarpant le mont sur lequel est assis le Righi vaudois, la ligne offre une succession ininterrompue de beaux tableaux sur le lac et les Alpes, ainsi qu'une vue plongeante sur les innombrables hôtels de la Nice du Léman. A considérer ceux-ci, on a peine à croire que l'aspect de Montreux était encore, il y a trois quarts de siècle, tel que le dépeint Juste Olivier :

« Les vergers de Montreux courent au lac avec leurs noyers inclinés droit sur la pente. Arrodiées et sveltes, gracieuses et fermes, les croupes des montagnes forment ici d'alpestres promontoires, semés de blancs chalets. Lorsque le vaccher quitte sa couche de foin pour surveiller les génisses, il voit à ses pieds, dans la profondeur le golfe noirâtre étinceler d'un reflet métallique sous les sapins, et à ce spectacle nocturne, le pâtre *huche* par un long cri de salut et de joie. Le sol se replie en cent façons charmantes, entre le lac et les dernières ondulations de la Pleiade. Les hameaux descendent des collines au milieu de flots de feuillage qui semblent les rouler avec eux. Parmi les ceps, le maïs se balance comme un roseau. Les lauriers et leurs baies noires, le grenadier et sa fleur de corail bordent les terrasses; et le figuier mêle ses larges feuilles sombres aux grappes violettes qui pendent autour des murs. »

Et la contrée de Montreux vue à l'aurore, la reconnaissiez-vous dans ce passage du même auteur :

« L'aube a cueilli les roses qu'elle effeuille sur les Pies du Midi. Messager du soleil, un long rayon franchit la noire crête d'Arvel et se pose sur les eaux, où Naye projette l'immense pyramide de son ombre. Par les échancrures des torrents, le soleil coule avec la limpidité du matin dans le lac que la grève enlace de ses gracieux replis, comme une bordure blanche à un tapis d'Orient. Les grands châtaigniers baignent dans la lumière qui les inonde, leur chaud feuillage, leurs formes vives, distinctes, mais arrondies moelleusement. Des habitations et des campagnes, de la plaine et des hauteurs, s'élèvent le bourdonnement confus du réveil. Ainsi brillent

de sereines journées sous l'aile des montagnes. Ainsi passent le matin et le soir d'un peuple qui a toujours mené laborieuse vie, sans songer à sortir de son obscurité, et qui, avec des mœurs et une existence originales, s'en est peu soucié et a peu fait parler de lui. »

Il s'est bien rattrapé, bon poète, ton peuple obscur, et le coin de terre qu'il habite est connu maintenant des voyageurs du monde entier.

Selon Martignier, c'est à ses femmes que Montreux doit, essentiellement, l'aisance générale dont on y jouit. La femme de Montreux, dit-il, est très remarquable par son travail, sa propreté dans la tenue de la maison, son esprit d'ordre et d'économie et même par sa culture intellectuelle. « Elle a ceci de particulier et qui la distingue avantageusement, c'est que, quelle que soit sa fortune, elle ne joue pas à la dame; elle reste dans sa position, qu'elle occupe dignement et noblement. Cela faisait dire à un homme de beaucoup d'esprit qui connaissait beaucoup Montreux : Il est plus facile de faire une duchesse d'une fille de Montreux que d'une dame de nos petites villes. »

Ce portrait est vrai encore aujourd'hui. Demandez-le seulement aux voyageurs qui ont pris la *Directe* à Montreux. Ils l'ont reconnu sur les traits de plus d'une des charmantes spectatrices qui assistaient au départ et à l'arrivée des trains du M.-G.

Arrivés à Glion, ils ont eu bien de la peine, en revanche, à se représenter le petit hameau dont parle le doyen Bridel et qui, en 1808, n'était habité que « par quelques familles uniquement occupées du soin des troupeaux et du trafic du bois ». Tous les efforts de leur imagination ne leur ont même pas permis de reconstituer l'image du Glion d'il y a cinquante ans, du Glion où l'on célébrait une fête champêtre appelée « la fête des cerises », qui attirait « beaucoup de personnes de Vevey et des villages voisins »; du Glion possédant « une auberge modeste et excellente » qui recevait « en pension les étrangers et les gens du pays désireux de passer une saison dans ce pays charmant. »

Glion est aujourd'hui un faubourg de l'hôtelière cité de Montreux et le point où convergent trois chemins de fer : le Glion-Naye, le Territet-Glion et le Montreux-Glion (*Directe*).

Une chose cependant y est demeurée la même : la magnificence du paysage. N'est-ce pas l'essentiel, et n'y a-t-il pas là de quoi contenter également ceux qui attriste la métamorphose de notre pays et ceux qui ne rêvent que « palaces-hôtels », crémaillères, funiculaires, lignes électriques et *Directes* ?

V. F.

ENTENDU

Deux cas de logique enfantine.

Toto écoute sa tante Amélie qui cause avec sa mère.

— Oui, ma chère, fait celle-ci, demain je servirai à mes visites une tarte exquise !

Toto interrompt :

— Tu me permets de venir aussi chez toi, tante chérie ?

— ... Mais... mon mignon...

— Dis oui, j'aimerais tant manger de cette tarte !...

— ... C'est que vois-tu, elle est un peu petite. Il n'a pas assez pour tout le monde...

Toto réfléchit, puis conclut :

— Eh bien, il y en aura toujours assez pour moi, bonne tante Amélie... tu me serviras le premier.

*

Monsieur X. est très lyrique. Il parle généralement en termes choisis, même poétiques.

L'autre soir, en se promenant, il montrait à sa fillette les étoiles qui, une à une, s'allumaient au firmament.

— Regarde les merveilleux clous d'or, fit-il.

— Les clous d'or, répondit l'enfant, alors, papa, est-on au moins sûr que le bon Dieu les enfonce bien dans son ciel... pour qu'ils ne tombent pas sur nos têtes ?

A. S.

ONNA TITA DURÉ

CHOUACRE étais on ridou cō. L'iré on Allemand qu'étais veniā du lou gouguichebergue à Vellars-Gollioz, pō s'installa coumeint couvrefeu et fasai assebin lou fontanf quand l'occasion sé préseintavé.

On dzo que l'étais occupé à férè des réparachons ao cliotzi dau pridzou, mon pourron drôlou liqué dau ta et tzi, la tita la premiré, chu les zégras de la porta d'eintraïfe!

On lou créa éterti et pas onna n'âma n'osavé alla po lou ramassa.

Apri on momeint, on lou vei que sé frotté on bocon la frimousse ein se relèvant, tôt ein sé véreint à drâte et à gautze pô vouaiti se caucon lou guegnie, se gratté la tignasse, ramassé sa carlette, vouaiti l'haora au relodzou et de au Pasteu qu'étais vegna po lou soigni :

— Che fois, il être pientôt miti, bas la peine remonter sur le toit afant aller mancher la soupe !

— Cein que c'est, quand mêmou, que elliau tités dé staufisfré ! San tot para ridou durés.

MÉRINE.

Il faut s'entendre. — Un fonctionnaire était placé devant la grille d'un palais, avec ordre de ne laisser entrer personne.

Un passant se présente.

— On n'entre pas, fait le fonctionnaire, plaçant son fusil en travers de la grille.

— Mais je ne veux pas entrer ; je désire seulement sortir de la rue.

— Ah ! alors, si c'est pour sortir, vous pouvez passer.

La langue qui fourche. — L'autre jour, le régent de Z., entrant dans sa classe, surprit, campés sur son pupitre, deux élèves en train de faire des singeries.

— Naturellement, fit-il, on ne voit jamais au pupitre que les plus gros ânes de la création !